Deuxième Année. N° 51 — Le Numéro : 0 fr. 25 — Jeudi 19 Décembre 1918

La Voix des Femmes

Paraissant tous les Jeudis

Directrice : *Colette* REYNAUD — Rédactrice en chef : *Louise* BODIN

Rédaction et Administration : 10, rue Montmartre (Ier)
TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72
Abonnement : 1 an : 10 fr. — 6 mois : 5 fr.

SOMMAIRE

Lettre à mon Censeur ..... Louise BODIN
L'Inévitable ..... Georges YVETOT
Joujoux Modernes ..... Henriette SAURET
Victoire! ..... Joseph RIVIÈRE
On va votez!,... ..... Fernand MORELLE
Blasons..... MARFORIO
La Femme et la Vie..... L'OUVRIÈRE
Céline, petite bourgeoise..... Fanny CLAR

Lettre à mon Censeur

Monsieur, Monsieur Mon Censeur,

J'ai beaucoup écrit ces semaines dernières au Président Wilson — par ces temps de Révolution on a toutes les audaces — et mes lettres vous étant parvenues, je ne sais pourquoi ni comment puisqu'elles ne vous étaient pas adressées, vous avez cru devoir en supprimer quelques passages. Votre audace n'a donc rien à reprocher à la mienne. Aujourd'hui c'est à vous que j'écris. Je ne pense pas que le Président Wilson vous rende le service que vous lui prodiguez, de lire et de raccourcir votre correspondance. C'est tant mieux ou tant pis pour vous. Je vous laisse le soin d'en juger.

Il y a quinze jours, Monsieur mon Censeur, vous m'avez encore « blanchie ». Il s'agissait encore de l'Amérique. Quelle mouche vous pique quand il s'agit de l'Amérique! Vous m'avez donc blanchie, du haut en bas, tout comme si le savon ne coûtait rien! Il est vrai que votre savon, à vous, vous est fourni par la Princesse — je dis bien « la princesse », puisque, plus que jamais Marianne a jeté son bonnet phrygien sous la table, pour se coiffer au dessert et dans la chaleur communicative, de la couronne de nombreux rois.

..... **CENSURE** .....

ce pas, nous causons et les digressions sont le charme de la conversation.

On me dit Monsieur mon Censeur, que vous êtes affable, accueillant, courtois et galant homme. Avez-vous réfléchi cependant au peu de galanterie qu'il y a à compromettre une femme, car enfin vous donnez à croire que ma prose, qui passe sous vos yeux et dans vos mains, vous est spécialement destinée, que vous avez des droits sur elle, que nous avons des secrets ensemble, et ce blanchiment d'une indiscrétion intégrale peut laisser supposer une grande intimité. Mais aussi, faites-y bien attention, vous vous compromettez également car vous ne laissez ignorer par personne que nous sommes presque toujours du même avis. Notre accord est l'évidence même et il éclate avec une blanche clarté aveuglante, parce que si la vérité de mes écrits ne vous paraissait pas si flagrante ; s'il ne vous apparaissait pas que j'ai raison avec persévérance et obstination, vous ne me donneriez pas raison en m'imposant le silence, en un instant de l'Eternité où seules la Raison et la Vérité sont pourchassées à grands coups de ciseaux. Or, on ne donne raison ici-bas Monsieur mon Censeur, qu'à ceux qui partagent nos idées et nos opinions et qui éprouvent nos sentiments.

Il saute aux yeux que si vous ne prenez pas la peine de faire disparaître les fausses nouvelles débitées en séries et quotidiennement laissez vos ciseaux tranquilles je ne précise pas — par ces Messieurs de la famille, j'entends la famille gouvernementale, c'est que vous les jugez stupides, inepties, falotes inconscientes, séniles et incapables d'être prises au sérieux. « Du moment que ça n'est pas censuré, pensez-vous, on est averti que c'est des tas de blagues. »

« Ingratitude »....« Ingratitude » allons avouez que cette ingratitude, que je dénonçais avec plus d'ironie que d'étonnement ou de violence, vous a paru si réelle et si noire que vous avez éprouvé le besoin de la blanchir afin que nul n'en sache rien.

On dit qu'il n'y a pas de sots métiers. Moi, je crois qu'il y a bien plus de sots métiers que de sottes gens. Votre exemple le prouve, Monsieur mon Censeur, et c'est une grande tristesse que des gens qui ne sont point sots soient astreints à de sots métiers. Sur le sot métier qu'est la censure on a tout dit et tout écrit, et de bien plus illustres orateurs et écrivains que moi, chétive et minuscule, à commencer par celui que, présentement, est notre maître. (Ne cherchez pas votre savon, ce que je dis est bien innocent.)

Aussi, Monsieur mon Censeur, je m'étonne que vous vous

Une nation est-elle vraiment civilisée quand elle n'a pas encore vaincu l'alcoolisme ? Est-elle civilisée lorsqu'elle laisse un nombre considérable de ses enfants périr dans la tuberculose, quand elle ne peut empêcher la syphylis de les abâtardir, quand elle ne sait prendre aucune mesureefficace contre la dépopulation qui menace son existence à bref délai ? (Discours du Dr Hayem à l'Académie de Médecine.)

attardiez tant avec moi et que vous me donniez tant d'importance. Je ne suis qu'une femme et dans un pays où les femmes et leurs propos n'ont jamais eu grande importance, dans un pays où les mères n'en ont jamais eu aucune. Habituellement, lorsque, entre les liqueurs et le bridge, vous voulez parler d'affaires sérieuses vous vous retirez au fumoir laissant les dames à la frivolité de leurs ouvrages et de leur langage. La guerre et la paix sont des affaires sérieuses. Que n'allez-vous au fumoir en parler, Monsieur mon Censeur, négligeant ce que je puis en dire de mon côté, dans un journal qui est un journal de femmes.

Louise BODIN.

Clara Zetkin adresse cette lettre aux femmes et demande une réponse :

AUX FEMMES

Camarades,

On va discuter les conditions de la paix.

Les socialistes de France et d'Angleterre demandent qu'il soit fait appel au concours des représentants de la classe ouvrière. Non moins indispensable est la coopération des déléguées des femmes socialistes.

Me référant à ma dernière circulaire et à mes lettres précédentes, je vous invite à demander énergiquement à votre gouvernement qu'aux discussions de la paix soient admises, avec égalité de droits, les déléguées des femmes socialistes de chaque pays, et de plus une représentation collective de l'Internationale des femmes socialistes, pour les camarades des pays qui ne pourront envoyer leurs propres représentantes.

Je propose en outre que, durant les tractations de paix, et dans la vIlle où ces tractations auront lieu, soit tenu un Congrès international des femmes socialistes.

De même que le traité de paix devra sanctionner certains droits des ouvriers, de même il devra fixer certains droits des ouvrières, femmes et mères.

Notre Congrès a pour but de formuler et d'appuyer ces postulats.

Par mon télégramme, j'ai déjà avisé nos camarades de Suisse et de Hollande, afin qu'elles transmettent ma communication aux camarades des pays auxquels je ne puis m'adresser directement en raison de la situation présente.

J'attends au plus tôt votre réponse.

Salut socialiste.

Clara ZETKIN,
Secrétaire internationale.

Je crois qu'il est temps, grand temps que les femmes puissent se réunir et s'unir. Le péril n'est passé ni pour les femmes ni pour les mères. Je ne puis m'expliquer davantage. Et pour les ouvrières le péril continue aussi.

L. B.

L'Inévitable

Si l'on pouvait attendre avec philosophie la logique et fatale conséquence des événements, que de compensations à nos légitimes impatiences et de consolations à nos cruelles anxiétés le temps ne nous apporterait-il pas !

Et comme, au lieu de leur en vouloir, nous aurions une douce pitié envers les insensés qui prétendent arrêter dans sa marche trop lente, et parfois si pénible, notre progrès humain.

Mais la vie est si courte et l'évolution sociale est si lente, qu'elle est bien excusable la hâte fébrile que nous avons de voir nos idées les plus chères se muer en réalisations. Nous ne pouvons nous endormir sur le mol oreiller de l'Imprévoyance du lendemain.

Ainsi nous constatons avec douleur qu'il aura fallu quatre longues années d'horribles souffrances pour une partie de l'humanité, des millions de cadavres et des milliards de francs jetés dans les sillons inféconds du meurtre collectif pour aboutir à davantage de misère et bien moins de liberté pour les Peuples.

S'ils se résignent aux exigences de la défaite, les Peuples des nations vaincues chercheront d'abord les responsables du « Crime des Crimes » et leur appliqueront le châtiment suprême, trop doux encore à leur forfait et ils anéantiront pour toujours le régime exécré qui rend les Peuples esclaves des tyrans. En vérité, cela s'accomplira. Et ce sera justice !

Quant aux Peuples des nations victorieuses, ils risqueront aussi de perdre, en une vaine et fausse gloire militaire, tout le prix d'une victoire si chèrement acquise, en héritant de tout ce qui met en danger la liberté. C'est cela qui est l'envers de la gloire des armes.

On le voit, d'une guerre, il ne sort pas grand bien ni pour les vaincus ni pour les vainqueurs.

Cette guerre, qui dépasse en horreur tout ce qu'il est possible d'imaginer, est-ce la dernière ?

Cette guerre, qui a remué les mondes, aura-t-elle aussi remué les consciences ?

C'est ce qu'il est important de savoir.

Jusqu'à présent, en dehors du Président Wilson, nous ne voyons pas se dessiner, parmi les hommes d'Etat, une figure nouvelle qui soit vraiment sympathique à la Paiv durable et à la création sincère de la Société des Nations. Nos hommes d'Etat ont bien des formules toutes faites qu'ils rabâchent suivant les lieux et les circonstances ; mais nul d'entre eux n'a encore exprimé, de façon catégorique et simple, une vérité salutaire qui puisse rassurer le monde et faire espérer en un avenir de prospérité universelle par le travail, la concorde et la paix des peuples.

C'est à croire qu'il n'appartient qu'aux peuples eux-mêmes d'imposer la paix et d'établir la véritable entente.

***

Encore faudrait-il définir qui pourrait parler au nom du peuple. De plus, il faudrait encore savoir quelle partie de la population nationale représente ou caractérise le mieux le peuple.

A mon avis, la partie la plus intéressante d'un peuple, c'est non seulement la plus nombreuse, mais surtout la plus utile : celle qui produit.

Donc, en chaque nation, c'est par la classe ouvrière, ou tout au moins avec son concours que se doivent établir d'abord les bases solides d'une paix durable et, ensuite, la charte internationale d'entente entre tous les peuples civilisés.

De ce monde international du travail, la seule catégorie susceptible de comprendre la valeur d'une telle tâche, n'est-ce pas, dans chaque nation, l'organisation centrale des producteurs ?

Oui, n'en déplaise aux actuels parasites puissants, aux inutiles influents et autres espèces de gens malfaisants, lesquels n'auraient plus lieu d'être en une société bien équilibrée, c'est à la partie consciente et organisée des travailleurs qu'il faut faire appel pour établir les plans d'une reconstitution sociale, sous peine d'avoir encore et toujours à recommencer : 1° la guerre à la guerre ; 2° la lutte des classes ; 3° la concurrence des races.

Je le répète :

Si nous n'étions pas si pressés de voir s'accomplir nos équitables conceptions sociales ; si nous ne souffrions pas tant de voir tomber chaque jour les victimes de l'injustice et de l'iniquité qu'engendre le système de l'autorité sous toutes ses formes, de l'inégalité dans toute son absurdité et l'exploitation de l'homme par l'homme dans son odieuse réalité, nous dirions :

« Attendons ; tout vient à point à qui sait attendre ; nul n'empêchera l'inévitable ! »

Mais nous voulons des réalisons immédiates.

Pour cela, il faut que le peuple vaincu réclame son droit à exiger la réparation du crime après avoir châtié les criminels.

Or, il n'est pas de plus équitable droit que celui de la liberté réelle et de l'égalité vraie entre concitoyens d'une nation pour laquelle on a risqué sa vie, donné son sang.

En vérité, je vous le dis, tant qu'il n'en sera pas ainsi, ce sera toujours à recommencer... et, soyez-en sûrs, l'on recommencera.

***

Cela, voyez-vous, c'est l'inévitable.

Le peuple doit le comprendre. Les hommes et les femmes, après cette rude épreuve, comprendront-ils enfin ?

Pour aboutir, il faudrait comprendre aussi, comprendre surtout qu'un peuple c'est une masse d'individus ayant diverses conceptions, mais ayant une série de besoins identiques indispensables à leur vie particulière et collective. Pour assurer à tous le nécessaire, il faudrait ne pas craindre d'établir une juste répartition des produits.

Il n'est pas admissible que ceux qui ne produisent rien aient l'abondance et que ceux qui produisent tout manquent du nécessaire.

Ou bien alors qu'on déclare carrément aux poilus, à leur retour dans leurs foyers :

« C'était pour vous faire marcher qu'on vous a dit qu'il fallait défendre le *Droit*, la *Justice* et la *Liberté !* Mais il n'y a rien de changé, l'une ou l'autre n'existe pas plus au lendemain qu'à la veille de la guerre ! »

Mais on n'osera jamais avoir cet excès de franchise, car si l'on osait.....

En ce cas-là, je devine bien ce qui arriverait de suite. Mais, je suis tranquille, on ne leur fera pas un aussi redoutable aveu... D'ailleurs, ce serait un aveu bien inutile : ils verront bien ce qu'il en est. Et selon qu'ils jugeront à leur convenance la vie qu'ils mèneront ils la continueront ou la transformeront.

Car enfin, rien encore, rien jamais n'empêchera l'Inévitable !

Georges YVETOT.

Est-ce vraiment pour aider les peuples à disposer librement d'eux-mêmes que les Alliés sont en Russie et que, l'Armistice signé, le sang de la France continue de couler ? C'est un point sur lequel nous voudrions bien être fixés.

JOUJOUX MODERNES

Je connais un artiste — un peintre — qui a un beau talent et une belle âme. Ce peintre est père d'un délicieux petit garçon qui naquit environ un an avant la noire naissance de ce rejeton monstrueux de l'humanité qui s'appelle la guerre. Le jeune père fut mobilisé en 1914, puis blessé, puis réformé. Il revint à son foyer juste au moment où la curiosité de son fils commençait à se dresser dans la maison comme une petite hôtesse turbulente et impérieuse. Le peintre décréta aussitôt la proscription absolue de toute espèce d'objet d'ordre belliqueux. Il s'était bien gardé de rapporter chez lui des douilles d'obus ou des casques allemands, en « souvenir ». Il se souvenait assez sans cela. Nulle boîte de benêts soldats de plomb, nulle fallacieuse panoplie n'eurent accès dans son logis. Il n'arma les mains de son fils d'aucun de ces jouets cruels et contendants qu'il est traditionnel de livrer aux petits dès leur premier geste, et qui, non moins traditionnellement, provoquent des accidents dont les enfants restent parfois abîmés pour toute leur vie. En place de sabres et de baïonnettes, le peintre donna à son fils de larges feuilles de papier blanc, des pinceaux, des crayons, des pastels. Au lieu de lui apprendre à construire des forteresses et à charger des pistolets, il lui livra des petites maquettes de décors, il lui fabriqua des maisons et des villages en miniature. Et pour peupler ces Lilliput il sculpta et peignit des personnages de bois ou de cire, auxquels la maman adaptait des costumes drôlets taillés dans des morceaux de soie éclatante. Ainsi l'enfant vécut au milieu d'un petit monde cocasse, bariolé, riant et pacifique. Son goût, son imagination s'éveillèrent, s'épanouirent, frais et naïfs comme les pétales des pâquerettes. Il essaya d'imiter ce qu'il avait sous les yeux ; ses doigts mignons manièrent les morceaux de bois et d'étoffe que son père lui préparait et tâchèrent à les assembler — il apprit à faire des colliers avec des perles et des haricots coloriés, à tresser des ceintures et des cordelières avec des ficelles et des laines aux teintes vives.

Et ce petit garçon ne s'ennuyait jamais. Mais il y avait la rue. La rue qui révélait, qui criait la guerre par tous ses étalages, par le trafic incessant de ses camions bruvants et de ses soldats sans nombre. On ne pouvait pas supprimer la rue. On ne pouvait pas calfeutrer l'enfant. Mais bien que sortant chaque jour avec son fils, le père put continuer à lui cacher la guerre. Voici comment il s'y prit. Dès la première question du petit au sujet d'un képi, d'un équipement militaire aperçus derrière une vitrine :

« Ça ? ne fais pas attention, mon chéri. C'est très laid, c'est affreux. Il y a des ens qui s'habillent comme ça, je ne sais pas pourquoi. C'est une mode ridicule. Et puis, prends arde, il ne faut pas t'approcher des messieurs qui portent ces habits-là. Ils sont tous atteints d'une sorte de fièvre très dangereuse. »

Et l'enfant se désintéressa complètement des choses guerrières. A tel point qu'un jour, voyant passer un détachement d'hommes en bleu horizon il tira sa maman par la main : « Allons-nous-en vite, maman, faut pas regarder les soldats. »

Ce qui fit dire avec indignation à une vieille dame pincée qui avait entendu le propos : « Eh bien ! c'est joliment rare, ça, un petit garçon qui n'aime pas les soldats ! »

Enfin, notre peintre a tant fait qu'il a atteint ce résultat prodigieux : son fils, qui a actuellement près de six ans, n'a jamais joué avec un fusil et ignore la guerre.

Admirable père ! Père émouvant ! Père tendre entre les plus tendres ! Père sans second ! Père à donner en exemple ! Père qu'il faut saluer et exalter !

Je pense à lui en feuilletant les catalogues d'étrennes pour 1919 que viennent d'éditer les grands magasins. Je suis bien sûre que ce père très sage ne montrera point ces catalogues à son petit garçon et se hâtera de les jeter au feu. Car ils sont terribles ces catalogues. Depuis leur couverture agressive, pleine d'armes et de drapeaux jusqu'au moindre objet qu'ils proposent, ces catalogues sont comme des microcosmes de l'état actuel du monde, des recueils des horreurs présentes, à l'usage des enfants. Voici la « mitrailleuse automatique » à levier avec balles et siège pour le pointeur, voici « le canon lourd » à obus explosif se chargeant par la culasse, voici la « pièce à longue portée » avec grue et projectiles, voici le « tank en métal camouflé » avec canons à ressort, voici l'auto-mitrailleuse, l'auto sanitaire, l'aéroplane et le sous-marin de guerre, voici les carabines à air comprimé, le fusil lebel avec baïonnettes et cartouches, le tir au pistolet, le tir automatique avec têtes de Boches pour cibles, les panoplies de soldat avec képi, avec casque, avec croix de guerre, les panoplies d'officiers américain, italien, belge, la panoplie d'infirmière ; voici les boîtes de soldats : cavaliers, fantassins, artilleurs avec leurs accessoires au complet, armes, tracteurs, chevaux. Voici mieux : une « composition » représentant une bataille ; la tranchée, les arbres saccagés, les blessés, les morts, rien n'y manque, c'est le joujou idéal !

Passons aux « jeux de société ». Les puzzles ? les cubes ? Tous représentent des sujets militaires : voici le « domino des drapeaux » ; voici le « jeu de l'attaque » « simple et amusant » ; voici les caisses de jeux qui contiennent des quantités de petites boîtes-surprises ; sur les couvercles de ces boîtes, ce ne sont qu'avions, tanks, canons et autres gentillesses. J'en passe...

Les livres maintenant. Quelques titres : Contes de fées de la guerre ; Bécassine mobilisée ; Les restrictions ; Les champs de bataille de Verdun ; Histoire illustrée de la guerre ; Le Panorama de la guerre ; La grande guerre ; Un général de cinq ans, etc., etc...

Jamais, jamais le papa dont je vous ai parlé n'achètera pour son fils un de ces joujoux modernes, un de ces méchants joujoux. Et il ne lui achètera pas non plus un de ces vilains livres, pleins de récits sanglants. Mais lui modèlera quelque masque gracieux, quelque figurine imprévue, issue de la douce fantasmagorie qu'il porte en son cerveau. Et puis, il lui donnera les contes d'Andersen. C'est dans ce livre qu'il apprendra à lire à son enfant. Là, nulle histoire de guerre, point de massacres, point de haine. Si par hasard on y tue, la victime n'est qu'une vieille de maléfique sorcière ; si quelquefois on y livre un assaut, c'est au repaire d'un ténébreux enchanteur. Et même, le sang de la sorcière ou de l'enchanteur, dès que répandu, se change généralement en quelque plante de rachat et de purification. Là, tout n'est qu'amour, clarté, pitié et ferveur. L'histoire de Rasmus — misère qui gâcha sa destinée en disant : à quoi bon ? — enseignera à l'enfant la volonté et le courage ; celle de Jean l'infirme lui prouvera que toute disgrâce a sa lumineuse compensation. L'enfant écoutera les leçons de sagesse et de bonté du vieux Ferme l'Œil ; le coffre volant l'emportera vers les grands rêves étincelants puis le ramènera sur la terre plus brillante encore, à qui sait la regarder. Sa sensibilité frémira au conte touchant du Rossignol, il partira avec le pauvre garçon aux sabots de bois, avec le fils du roi, à la recherche de la cloche merveilleuse. Le sanglier de Florence l'emmènera à la découverte de la beauté, l'ange qui apparaît aux enfants, le gnome rêveur et le cygne d'or lui diront le secret de la poésie et du bonheur.

Henriette SAURET.

Victoire !

Des brumes ont baigné mon front
dans la rue où je tenais en laisse mon rêve
qui trottait bas, tirant sa chaîne,
chien peureux qui mesure un affront.

Je l'ai pourtant mené au cœur multiple de la fête,
la pauvre bête !
C'était victoire, et l'on chantait, et l'on chantait !
éperduement, à pleine gorge ;
Et les drapeaux étaient bien aise en leurs plis frais
de bercer l'agonie bruyante des discordes.

C'était victoire et les cuivres le savaient bien
qui s'enrouaient à le crier aux foules,
dont la vague farouche
menaçait d'écraser la pudeur de mon chien.

Des avions faisaient la grosse voix dans l'air,
autour de l'obélisque ;
Un soldat à cinq brisques
avait les yeux mauvais sous son casque de fer.

sur les corsages pavoisés.
Confettis, serpentins, paumes en liesse
Un remous sur mon chien qui s'affaisse, écrasé ;
Mon rêve est demeuré dans la joie grasse de la fête...
(11 novembre 1918.)

Joseph RIVIÈRE.

Le *Courrier de la Presse* lit tout, renseigne sur tout ce qui est publié dans les journaux, revues et publications de toute nature en France et à l'étranger et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Ch. Demogeot, directeur, 21 boulevard Montmartre, Paris-II^e^.

La lutte n'est plus entre les Etats mais, dans toute l'Europe, entre la démocratie politique et sociale d'un côté et l'oligarchie militaire et rétrograde de l'autre. (Jean Jaurès.)

On va voter !

Le Président du Conseil a laissé dire à la presse que l'année 1919 verrait s'accomplir de nombreuses élections : élections Municipales d'abord, élections au Conseil général, élections sénatoriales et législatives ensuite.

Enfin la parole va être rendue aux citoyens. Depuis quatre ans et demi, on leur a fait accomplir des actes extraordinaires sans prendre la peine de les consulter. Les gouvernements se sont succédé, donnant le jour à des méthodes nouvelles d'action sans recevoir au préalable des instructions de la représentation populaire.

Sur le grand problème de la guerre, les peuples ne furent pas questionnés et pourtant on les obligea de marcher, sans rien dire, sous peine de brimades et même d'incarcération pour ne pas dire plus.

Les représentants du peuple en général se couchèrent à plat ventre devant ceux qui eurent la chance de prendre en main les rênes du char embourbé de l'Etat.

Les représentants du peuple ne furent plus que les représentants d'eux-mêmes. Un sentiment d'égoïsme particulier fit place au souci de bonheur général qui devrait constituer d'ordinaire l'apanage d'un élu.

Il n'y avait rien à dire. Les comptes rendus de mandat étaient rares, le député, ne se trouvait plus en contact permanent avec les électeurs. Ils ne voyaient plus que ceux restés à l'arrière qui ne souffrant pas de la même façon brutale que ceux de l'avant, ne raisonnaient forcément pas aussi logiquement quant à la tuerie.

La souffrance est une rude école d'énergie. La pensée des combattants de 1915, 16, 17 et 18 n'était plus celle des électeurs de 1914.

C'est ce que les représentants élus en mai 1914 parurent oublier.

On a, au cours de ces quatre années terribles, fait parler les soldats au gré des gouvernants, et pourtant, ceux qui conversaient avec eux dans l'intimité, savent bien que leur opinion ne venait pas souvent appuyer les actes de ceux qui dirigeaient à l'époque notre pays.

Marcel Sembat, Jules Guesde, Albert Thomas, eux-mêmes, élus socialistes, ne recevaient pas l'approbation de leurs électeurs mobilisés.

Ils s'en sont aperçus trop tard. Le mal qu'ils ont fait à l'idéal, est immense. Combien de fois n'avons-nous pas entendu de la part de combattants, des condamnations sévères de leurs attitudes !

S'ils étaient restés en contact plus permanent avec ceux qui indirectement les avaient portés au poste qu'ils occupaient, nul doute que leur conduite auraient été plus conforme aux désirs de ces derniers.

Le cas Sembat, le cas Albert Thomas, sont semblables à celui de beaucoup d'autres députés.

La Chambre actuelle n'est plus l'émanation de la volonté populaire. Les pensées ont évoluées, les événements qui viennent de se dérouler sont assez imposants pour déterminer beaucoup de citoyens à adopter une nouvelle règle de conduite.

Une consultation générale est donc nécessaire.

Pour une ère nouvelle, il faut des hommes nouveaux.

Les citoyens français vont être appelés à les choisir.

La France ne fera d'ailleurs que suivre l'exemple des Etats-Unis d'Amérique et de la Grande-Bretagne. Nous verrons si elle consentira à suivre cet exemple jusqu'au bout en accordant comme ces deux nations le droit de vote aux femmes.

Voilà la grande et importante question.

Beaucoup semblent craindre en accordant ce droit de vote aux femmes, de voir se produire une grande poussée réactionnaire.

Ces gens-là n'ont rien appris, ils ont une lourde et difficile compréhension des événements. Ils se figurent toujours voir en la femme l'esclave obéissant aveuglément et sans résistance aucune, avec une habitude contractée sans ennui ; au mot d'ordre de l'homme.

Triste mentalité de rétrograde.

La Femme d'aujourd'hui s'est affranchie, surtout dans la classe laborieuse.

Le mari était au front, les enfants demandaient du pain, que la faible allocation militaire reçue par leur mère ne pouvait leur donner. La femme est entrée à l'atelier, à l'usine.

Ce n'est pas que nous nous réjouissions de cela. Au contraire je suis de ceux qui pensent, que le rôle de la femme n'est pas de « trimer » de façon grossière, brutale et pénible. Elle n'en a pas la force nécessaire !

Mais hélas, les circonstances douloureuses, les pressants besoins matériels à satisfaire, ont obligé la femme, à jouer un rôle nouveau.

La femme s'est émancipée, dans le sens absolu du mot, dans le domaine du travail.

De nombreuses petites bourgeoises, à l'esprit large, ont adopté elles aussi des professions libérales.

Elles jouent un rôle important dans la société. Elles produisent manuellement ou spirituellement. Elles doivent avoir le droit de faire connaître et aboutir leurs revendications.

Ah ! certes, les oisives, les pimbêches de la Haute n'offrent pas le même intérêt. Mais il est impossible de faire des distinctions trop grandes en matière d'élection. Le droit de vote, malgré le danger évident des généralisations doit être accordé à toutes les femmes. Le suffrage est universel pour les hommes, il doit l'être aussi pour les femmes. 1919 doit apporter pour nos compagnes, ce que 1848 nous a donné, à nous, représentants, du sexe fort !

Les arguments de ceux qui sont contre le vote des femmes sont ridicules et puérils. Nous ne perdrons pas notre temps à les relever et à les réfuter.

Un fort courant, malgré les aboyeurs réactionnaires, se dessine en faveur du vote des femmes. Il existe même une proposition de loi, pour accorder à l'élément féminin, le droit de vote pour les élections aux Conseils Municipaux exclusivement. C'est un commencement, mais il est hélas bien petit, et le droit ne serait accordé qu'à partir de 30 ans.

C'est une dérision. La femme est jugée assez raisonnable pour fonder un ménage à partir de 15 ans et demi, pour gérer la société, elle serait pour le moins aussi raisonnable que l'homme à partir de 21 ans, ou de 20 ans, puisqu'il est question de faire dorénavant voter les hommes à partir de cet âge.

Les élections vont se faire. Les femmes doivent voter. Notre pays ne voudra pas rester en arrière de l'Angleterre, des Etats-Unis et de l'Allemagne, il fera comme ces nations. Il se doit même de faire mieux qu'elles. Le fera-t-il ? Espérons-le, et veillons au grain, pour faire triompher nos idées.

Fernand MORELLE.

Au Conseil national des femmes françaises, dont la présidente est, dit-on, protestante orthodoxe et chrétienne fervente.

Alors, ouvrant la bouche, Jésus se mit à les enseigner, disant : (1)

V. — 5. « *Heureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre.* »

7. « *Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde.* »

9. « *Heureux les pacifistes, car ils seront appelés fils de Dieu.* »

21. « *Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : Tu ne tueras point ; celui qui aura tué sera condamné.* » *Mais moi je vous dis que quiconque se met en colère contre son frère mérite la condamnation.*

43. « *Vous avez entendu qu'il a été dit : « Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi.* » *Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent afin que vous soyez fils de votre père qui est dans les cieux.*

VII. — 1. « *Ne jugez point, afin de n'être pas jugés, car on vous jugera comme vous aurez jugé, et l'on se servira pour vous de la mesure avec laquelle vous aurez mesuré. D'où vient que tu vois la paille qui est dans l'œil de ton frère, tandis que tu ne remarques pas la poutre qui est dans ton œil ? Ou comment peux-tu dire à ton frère : Laisse-moi ôter cette paille qui est dans ton œil, quand il y a une poutre dans le tien ? Hypocrite, ôte premièrement la poutre qui est dans ton œil, et alors tu verras à ôter la paille de l'œil de ton frère.* »

(1) Sermon sur la montagne. (Evangile selon saint Matthieu.)

On a jugé opportun, au début de la guerre, de changer le nom de Saint-Pétersbourg et d'en faire Pétrograd. Comment se fait-il qu'on n'ait pas songé à débaptiser Strasbourg ? Nous suggérons Schneiderville. Ce serait à la fois bien français et très symbolique. Qu'en dites-vous Professeur Hervé ?

BLASONS

Vouloir....

Six *milions d'Anlaises ont été admises, samedi dernier, à participer à la vie nationale du Royaume-Uni.*

Elles sont entrées dans leur majorité. Les Françaises sont toujours des enfants en tutelle et nous pouvons tenir pour certain qu'elles ne participeront point aux prochaines élections.

Pourquoi ?

Sont-elles moins sérieuses, moins intelligentes, moins cultivées, moins dignes, en un mot, que les femmes britanniques de jouir d'un droit refusé aux seuls déchus ?

Nul n'oserait le prétendre !

Ont-elles moins bien servi leur Patrie, éludé leurs devoirs ? Evidemment non !

Mais elles n'ont pas su vouloir.

Elles ont réclamé si timidement et avec tant de mollesse le bulletin de vote que beaucoup de Français sont persuadés qu'elles ne le désirent pas sérieusement.

Ce n'est pas ainsi qu'on conquiert ses droits et ses libertés !

Cessez d'être les timorées que vous fûtes jusqu'ici. Unissez-vous. Disciplinez-vous. Soyez énergiques, tenaces, inlassables. Faites connaître votre volonté. *Proclamez que vous êtes décidées à employer les moyens qui réussirent à vos sœurs britanniques... et tenez-vous prêtes à user de ces moyens.*

Alors, les pouvoirs publics se rendront compte que vous constituez une force dont il serait dangereux de se jouer plus longtemps.

Et vous aurez satisfaction.

L'éternelle brimade

Démobilisez ! *Démobilisez, répète-t-on de tous côtés au Gouvernement. Qu'avez-vous à faire de tous ces hommes, maintenant que n'en déplaise à Barrès, à Rousset, à Cherfils, la guerre est finie, bien finie ?*

Des milliers d'entre ceux que vous maintenez sous les drapeaux ont, depuis longtemps déjà, passé l'âge où l'on pouvait leur offrir des panoplies pour qu'ils jouent aux petits soldats. Au reste, cinquante-deux mois de service supplémentaire les ont rassasiés à tout jamais du militarisme, de ses oripeaux, de ses gloires, de ses grandeurs, de ses servitudes.

..... **CENSURE** .....

Les jours se passent. Les semaines se succèdent et « les plus grands soldats de l'Histoire » pataugent mélancoliquement dans la fange des cantonnements en songeant :

— « Lorsqu'il était encore enchaîné, le Tigre était un fameux zèbre ! Dommage qu'on l'ait mis en liberté. Quelles ruades il aurait envoyées dans les portes du ministère jusqu'à ce qu'on nous libère. A qui s'adresser maintenant ? »

Ils pensent à leurs familles qui les espèrent, à leurs champs en friche, à leurs affaires à vau l'eau...

Et parce que cinquante-deux mois d'héroïsme leur ont enseigné la patience, ils attendent le bon plaisir de l'X... mystérieux qui, un jour, se décidera à leur venir dire avec cette aménité charmante à laquelle on a droit quand on a tout donné, tout sacrifié :

— Voulez-vous me foutre le camp !

L'X... mystérieux n'est pas pressé. C'est quelque rond-de-cuir militaire, de fine intelligence et de grand cœur qui, d'une voix à laquelle un régime absinthé, soigneusement observé, pendant trente ans et plus donna le timbre professionnel, répète, depuis l'armistice, la phrase traditionnelle dans les casernes :

— Bandes de v... vous n'êtes pa sencore parties !

..... **CENSURE** .....

C'est par brimade, autant que par paresse et stupidité que lorsqu'on leur demanda de renforcer la Défense Nationale, les glorieux membres du Conseil supérieur de la Guerre réclamèrent cette néfaste loi de trois ans que Barthou, — ce sera avec la publication des sales petits papiers sur le Père Hugo le titre de gloire de ce Monsieur — se chargea de faire voter par le Parlement.

C'est pa rbrimade qu'aux premiers jours d'août 1914 l'Armée paralysa la vie économique du pays en mobilisant des milliers d'hommes qu'il fallut nourrir, aux femmes desquels on paya l'allocation et qui restèrent, pendant des mois, sur la paille pourrie des granges à écorcer des badines de bois, à jouer à la manille, ou à faire l'appel de leurs poux.

... Monsieur Deschamps, nous ne vous connaissons pas encore. Nous voulons vous croire animé des meilleures intentions.

Mais si, dès votre entrée en fonctions, vous n'étranglez point l'X... mystérieux, vos efforts sont, d'ores et déjà, frappés de stérilité.

Le Pape disqualifié

L'Osservatore Romano, *qui est le journal officiel de la Papauté, publie une encyclique ordonnant des prières dans le monde entier pour appeler l'assistance divine sur ceux qui participeront au Congrès de la Paix. Le document se termine ainsi :*

« Quant à Nous, représentant du Christ, roi de la Paix, Nous emploierons toute l'influence de Notre Ministère pour que les décisions qui seront prises perpétuent dans le monde la tranquillité et l'ordre et que la concorde soit partout acceptée volontiers et observée fidèlement par les catholiques. »

Comment, après avoir conservé la plus parfaite sérénité pendant que les hommes s'entretuaient (que furent ses prudents appels à la Concorde comparés aux tonnerres qu'il eût pu déchaîner sur la Chrétienté ?) comment Benoit XV ose-t-il, maintenant que la voix du canon s'est tue, faire entendre la sienne ?

Comment ose-t-il se dire le représentant du Roi de la Paix, celui qui, pour ne point compromettre ce Temporel dont Jésus enseignait le mépris à ses disciples, s'obstina à ne vouloir entendre les râles des milliers d'agonisants, les sanglots des mères, des épouses et des orphelins ?

Prétend-il conserver le plus mince prestige, ce vieillard impassible qui n'a point compris que, depuis son accès au trône de Saint Pierre, son devoir était de lancer sans arrêt l'anathème sur les artisans de la guerre, d'user contre eux de cette arme terrible : l'Excommunication et, si cela n'avait suffi pour calmer une humanité possédée de folie collective, de venir s'agenouiller entre les armées pour redire aux hommes la grande parole du Maître : « Aimez-vous les uns les autres » ?

... Geste prodigieux et qui eut modifié la face du Monde que celui du Captif Volontaire, quittant sa geôle vaticane pour aller tarir les sources de la haine ou mourir, comme le Nazaréen pour le salut de l'Humanité.

De la Lumière

Pourquoi *cet émoi ?*

Parce que l'Allemagne propose aux Alliés « une mise au clair détaillée, chez tous les belligérants, des faits qui on tprovoqué la guerre ».

En quoi ce désir peut-il nous chagriner, nous choquer, ou nous inquiéter ?

La France est-elle donc responsable de la grande catastrophe ? A-t-elle donc eu des appétits de conquêtes, des visées impérialistes, fait autre chose que de défendre son patrimoine ?

Beaucoup plus que les solennelles déclarations de ses hommes d'Etat, beaucoup plus que les quotidiennes affirmations d'une presse asservie, son impréparation militaire atteste le contraire.

Alors qu'avons-nous à redouter d'une loyale explication ? Et pourquoi nous y refuser ?

Ouvrons nos dossiers, étalons-en les pièces au grand jour. Ainsi prouverons-nous, une fois de plus au Monde que tous les torts furent du même côté, — l'autre !

— Mehr Licht, plus de lumière, disait Gœthe expirant.

— De la lumière, toute la lumière, disent les peuples de l'Europe Nouvelle.

MARFORIO.

Le général Cherfils qui, depuis la signature de l'armistice, était tout à fait accablé commence à reprendre goût à la vie, maintenant qu'il a découvert que si, dans le délai fixé par les Alliés, les Allemands ne livrent point locomotives et wagons, Foch marchera sur Berlin.

La Femme et la Vie

REPONSE APRES REPONSE

Suivant l'exemple des femmes françaises, les femmes anglaises ont répondu par la négative à l'appel des femmes allemandes.

Ainsi que chez nous, elles parlent au nom des femmes d'Angleterre : le ridicule est de toutes les latitudes. Néanmoins, leur refus est plus hésitant que celui du Conseil national des femmes françaises. Mme Fawcett, porte-paroles, en l'occurence, de l'Union nationale des Sociétés suffragistes argumente « qu'il *n'existe pas de danger immédiat pour l'Allemagne d'être affamée* ».

Soit ! Admettons donc que si le danger venait à exister, les suffragistes anglaises changeraient d'avis. Pourtant rien ne serait changé dans la soi-disant culpabilité des femmes d'Allemagne. D'autre part, elles se basent sur cette excuse de la rareté des vivres impose cette condition que « *les besoins des alliés et des neutres doivent être pris en considération en premier lieu* ».

Ah ! nos amazones furent plus sûres, dans leur réponse froide comme une larme, d'avoir raison contre toute pitié !

PAROLES DE MINISTRE

Le 9 décembre, M. Lloyd George a prononcé un discours au meeting électoral à Quen-s'Hall, devant un auditoire composé — sauf les membres de la presse — exclusivement de la femme

Nous n'en sommes pas en France, à ce qu'un ministre compte suffisamment avec nous, pour nous parler, à l'exclusion des citoyens !

Voici le paragraphe principal du discours du ministre anglais :

« *Les femmes de la Grande-Bretagne auront à décider, samedi prochain, si elles désirent que la paix soit une condition permanente dans la vie des nations, ou si elles devront considérer les horreurs de la guerre comme des choses qui doivent nécessairement se reproduire à chaque génération.* »

Hélas ! De telles paroles n'ont guère d'écho dans notre démocratie. Nous n'avons rien à décider, mais beaucoup à subir.

UNE CAMPAGNE QUI SE DESSINE

Attention !

Une campagne se dessine que j'avais prévue, ce dont je ne me montre pas plus fière pour ça ! Après avoir, durant les années de cauchemar, couvert de fleurs et d'adjectifs admiratifs les femmes qui donnaient jusqu'à l'épuisement, leur force, leur vaillance, leur patience inlassée, voici qu'on découvre subitement combien le travail féminin est inférieur à celui de son compagnon de labeur.

M. Amar, du Conservatoire des Arts et Métiers, a établi la courbe d'endurance de la femme. Elle est basse, ondulée, et présente des à-coups. En un mot, son rendement est à peine de 40 0 0 celui de l'homme *à cause de l'intermittence inévitable de l'activité cérébrale*.

Il est fâcheux qu'une constatation aussi scientifique ne se soit pas produite plus tôt. Il est fâcheux qu'elle soit énoncée au moment précis où la fin des hostilités réclame le rejet hors des usines, d'une grande quantité d'ouvrières.

Beaucoup sont épuisées. Celles-là ont suivi leur courbe jusqu'au bout...

DES ANERIES

On pourrait croire aujourd'hui, que les adversaires les plus irréductibles de l'instruction féminine ont renoncé aux plaisanteries faciles et usées jusqu'à la corde sur la femme instruite laissant aller sa maison à l'abandon.

M. Marcel Leroux (*Les Potins de Paris*), les reprend à son compte et cela sous une apparence de bon sens. Il condamne les diplômes, il a raison. On pourrait peut-être ajouter qu'ils sont tout aussi funestes aux garçons qu'aux filles, mais passons.

Un distingué professeur d'une université bretonne me confie, avec effroi, dit-il, *quelles inquiétudes lui causent cette manie du diplôme féminin qu'il voit grandir. Car les aventures de Céleste Prudhommat, ne découragent ni les demoiselles de Vitré ni les vierges de Redon : au lieu de jouer comme mesdames leurs mères le* Beau Danube Bleu, *de commettre en tapisserie des horreurs multicolores, et d'attendre un mari en jouant au nain jaune, ces demoiselles veulent des diplômes n'en fût-il plus au monde et elles exigent une* peau d'âne, *au lieu de prendre à l'entendre conter un plaisir extrême.*

Jusqu'ici rien de mieux. Mais les âneries commencent ensuite.

De tout cœur je plains ces demoiselles, mais ma commisération va surtout à l'époux, car si les bas bleus se reprisent, ils ne reprisent point sans soupirer, et les pauvres diables d'hommes qui épouseront ces femmes savantes, risqueront fort de relire Mme Bovary *dans le texte original.*

Oh ! je sais, la plupart des jeunes filles ne passent pas leur Brevet pour s'en servir, mais seulement « parce qu'on ne sait pas ce qui peut arriver »...

On dit ça... et puis un beau jour on demande à Victor, en s'asseyant dans un fauteuil en velours d'Utrecht « à quelle date et par qui fut signé le traité du même nom... »

Puis par transition de consonnance on cherche à savoir si, à son avis — faut bien causer — Agamemnon eut tort ou raison de suivre le conseil de Calchas... et de fil en aiguille on plante-là et aiguille et fils pour se venger sur le mari des inutiles études qu'on eut le tort de faire pour épater ses relations:..

Les adversaires de l'éducation féminine présentent des arguments aussi piètres que ceux de M. Marcel Leroux qui ne sont peut-être, après tout, qu'une agréable plaisanterie.

On a tant d'esprit, chez nous !

POUR FETER CELUI QUI EST VENU

Sous les auspices de notre confrère *La Vie féminine*, une manifestation s'organise pour le 22 décembre, afin d'offrir en un élan de gratitude, au président Wilson, l'assurance que les femmes de chez nous n'oublieront point ce que lui doit la grande cause humaine.

Celui qui osa affirmer que nulle démocratie sincère ne pouvait se passer du concours des femmes, devait être salué par celles-ci, présentant de manières diverses, le travail féminin.

LA FEDERATION DES METAUX CORPORATION

La *Fédération des Métaux* proteste contre le renvoi brusque, sans indemnité des femmes inutiles à présent, dans les usines.

Tout en reconnaissant que le problème est ardu et compliqué, la *Fédération* affirme avec raison que le retour de la femme au foyer, dans les circonstances présentes est un non-sens, puisque ce retour partiel est lié à la démobilisation, à la reprise industrielle. Par conséquent ce retour ne saurait aller plus vite que les conditions d'exécution de ces différents problèmes, bien loin d'être résolus.

On pourrait peut-être, s'il y a chômage forcé, prélever sur les bénéfices de guerre !

Dans les produits chimiques aussi, la production ralentie force le syndicat à examiner la meilleure façon de remédier aux renvois et de permettre aux ouvrières des produits chimiques de continuer à travailler, donc à manger.

Une grande réunion a eu lieu dimanche. Des listes de chômeuses ont été établies à la Bourse du Travail. Elles permettront un placement plus rapide et moins de démarches toujours coûteuses, souvent inutiles à celles qui cherchent à retrouver le gagne-pain.

L'Ouvrière.

Quand nos Généraux et Lieutenants-Colonels en retraite comprendront-ils que si l'Armée (qui, pourtant, n'est pas très difficile en fait de compétence) s'est privée de leurs services, nous pouvons, nous, civils, nous priver de leurs conseils, suggestions et remontrances.

Libres Propos de Marianne

Devant la Paix,

Nous y voilà. Une prolongation de l'Armistice et, bientôt, on ne s'occupera plus que de la Paix... Enfin !...

C'est, paraît-il, plus difficile de faire la paix que de faire la guerre.

Pour les méchants, il est aussi difficile d'être bons que d'être mauvais. Un tigre ne peut être gazelle.

Pour les menteurs, la vérité c'est l'ennemie, et pour la presse aussi ! — Ainsi tout s'explique.

Mais il y a une masse innombrable d'humains qui ne sont ni bons ni mauvais et qui, naturellement sont toujours les instruments et les victimes de la guerre que suscitent entre les peuples trop soumis les méchants et les menteurs, qu'on appelle tyrans.

Ce sont ces malheureux peuples qui nous intéressent et, d'autant plus, que nous en sommes...

Que dis-je ? Nous sommes bien les plus malheureux d'entre ces millions de malheureux, puisque nous avons, nous, conscience de notre malheur et que nous en savons les causes.

Entre nous, à la veille de la Paix, au lendemain de la presque universelle tuerie des peuples, en pleine armistice, nous pouvons bien nous le demander : « Si les peuples étaient un peu plus que des troupeaux de bêtes humaines que de mauvais bergers conduisent à l'abattoir, vraiment, est-ce que les guerres seraient possibles ? Est-ce qu'aux noms mensongers de la Gloire, de l'Honneur, de la Patrie, de tels crimes s'accompliraient ? »

Non, n'est-ce pas ?

Donc, aux seuls noms de l'Humanité, de la Raison, c'est aux peuples à n'être plus résignés et à se révolter contre tous leurs tyrans et partout !

Mieux vaut tard...

Oui, c'est certain, il vaut mieux tard que jamais... Pourtant, combien il eût mieux valu que les Allemands et les Autrichiens, et les Russes et les autres s'il y en a, aient eu la généreuse idée de faire leur Révolution avant qu'après la guerre ! Que de sang épargné !... Que de vies humaines ménagées !... Quelle splendeur de l'acte révolutionnaire au lieu de l'horreur inénarrable de la guerre.

Fallait-il cette marée rouge de la mer de sang pour que surgisse la tempête qui l'aidera à renverser les digues du vieux monde ?

Prenons rang parmi les exploités, sans distinction de sexe, et réclamons notre droit à la vie.

Assez longtemps on nous a rabaissées au niveau de l'esclave fidèle et soumise du mâle, de l'exploitation et du préjugé... Emancipons-nous et prenons place au soleil de l'égalité pour prodiguer la bonté, maintenir la Paix, embellir l'avenir par le Travail et par l'Amour.

Et nous ?... Quand ?...

La femme vote partout, en Angleterre, en Amérique, en Allemagne, en Russie, etc., etc... Mais en France, on discute pour savoir si elles voteront pour les élections municipales... O doux pays de l'égalité !...

Le législateur français ne tient pas à ce que la femme apporte, dans la question du suffrage — prétendu bien à tort « universel » — l'appoint de son sentiment humain, de sa probité civique, de sa sincérité de conviction... C'est un danger public. On n'admet pas de telles mœurs électorales !

C'est qu'en effet, on n'a pas encore eu la facilité de préparer l'électrice au vote souverain comme on prépare l'électeur, par un bourrage de crâne intense, par l'alcool, par le cynisme et par le mensonge grossier de la dernière heure. La femme électeur aurait sans doute des qualités de citoyenne qui honoreraient le S. U. Il en a besoin.

Sans doute, parmi les candidates, nous verrions — hélas ! — des ambitieuses piquées, des vaniteuses ridicules, des bavardes énervantes, des théoriciennes hilarantes, mais, peu à peu, la femme simple, la mère dévouée, la militante convaincue, l'apôtre désintéressée surgiraient.

Celles-là parleraient avec leur cœur et imposeraient vite la confiance et le respect. Nullement préparées par un entraînement éducatif bourgeois comme le sont les femmes professeurs, avocates, journalistes, écrivains du monde bien pensant actuel, elles sauraient dire ce qu'elles pensent et exposer ce qu'elles conçoivent contre l'exploitation de la Femme et de l'Enfant et pour leur éducation ; contre la Société, le Gouvernement et ses administrations ; contre le Militarisme et la Guerre ; pour le Travail et pour la Paix.

Comprenez-vous pourquoi l'on tarde tant à donner, en France, le droit de vote aux femmes ?

Quand voterons-nous ? Quand les femmes l'exigeront.

Ce serait une calamité publique si le Suffrage devenait vraiment *universel* et si la mère pouvait décider législativement des affaires qui concernent ses enfants et elle-même !

Mais elle a le devoir de faire des enfants qui seront les soldats du Droit et de la Justice. O ironie !

MARIANNE.

..... CENSURE .....

A notre tour, mes pauvres sœurs !...

Maintenant que les hommes ont enfin cessé de se tuer par ordre en collectivité, n'est-il pas temps que les femmes veuillent sortir de leur mutisme et de leur résignation ?

Debout, mes sœurs ! C'est à notre tour d'être de l'Humanité !

Acheter vos Livres à la Librairie

DE LA

VOIX DES FEMMES

C'est soutenir le Journal

Lire tous les matins **le Journal du Peuple.**

— tous les soirs **le Populaire.**

— toutes les semaines **les Hommes du Jour.**

Au cours du grand travail de reconstruction national qui s'impose beaucoup de problèmes relatifs au sort des femmes et à celui de leurs enfants se poseront. C'est parce qu'elles n'entendent point qu'on résolve ces problèmes sans elles que les Françaises veulent voter aux prochaines élections.

Céline, petite bourgeoise

(*Suite*)

Le lendemain matin, j'ai trouve Mélanie sanglotant dans sa cuisine.

— Ah ! mademoiselle, **me dit-elle**, ça ne rabonifie pas les hommes, de leur apprendre a tuer !

C'est vrai ; ils changent.

Depuis plusieurs jours, nous sommes à la campagne, chez des amis. La grande distraction, tous les soirs, c'est d'aller voir passer les wagons. On fait des signes aux soldats, ils répondent en agitant les bras. Cela anime le village.

— Magnifique communion dans la souffrance ! nous dit mon père.

Aujourd'hui, un convoi s'était arrêté devant le passage à niveau.

— Allez-y mes enfants, mon cœur est avec vous, leur a-t-il crié.

Un d'eux gouilla :

— C'est moins fatigant que d'y venir.

D'autres ont ricané. Ils ne comprennent donc pas la tendresse de mon père pour eux. Pourtant quel enthousiasme quand il parlait, aux premiers moments de la guerre.

Ce soir-là, d'ailleurs, tout alla de travers. Un bonhomme qui se trouvait à côté de moi, ne dit-il pas :

— Ecoutez donc, ils ont raison. Le vieux n'est pas raisonnable de leur faire des discours. Eux, ils y sont, alors ils savent. Ceux qui restent, ne peuvent pas s'imaginer. Quand on devient vieux, vaudrait mieux se taire !

Le vieux ! c'était de mon père qu'il s'agissait ! Je me sentis rougir et ne sus répondre.

Pourtant !

C'est ma mère qui, aujourd'hui eut à supporter les plaisanteries des soldats.

Tout à fait imprévoyants, ils grimpent sur le haut des wagons.

— Descendez, descendez malheureux, leur a crié maman, quelle imprudence, vous allez vous faire mal !

— T'entends, répondit un des soldats en riant, la vieille qui a peur qu'on s'amoche.

A côté de lui un grand jeune homme très pâle, à la belle figure triste, de répondre grave :

— Que veux-tu, ils ne peuvent pas savoir.

Pourquoi ce grand jeune homme m'a-t-il fait songer au Christ. Pourquoi les paroles de Jésus me sont-elles montées aux lèvres.

— Pardonnez-leur, Seigneur, ils ne savent pas ce qu'ils font.

Qu'avons-nous fait, nous autres ? J'ai eu l'impression à cet instant qu'une faute lourde pesait à mon cœur. Pourtant je n'ai rien fait, je n'ai rien fait !

Cette scène m'a troublée très fort. Est-ce qu'il serait nécessaire d'avoir souffert de la guerre pour la comprendre mieux?

Ciel ! un train de blessés. Pauvres garçons ! Il doit tout de même être affreux de retrouver là ceux qu'on aime. Pour la première fois je songe que je pourrais m'inquiéter d'un frère, d'un mari. Je ne m'étais jamais représenté cela, et soudain j'ai eu le cœur affreusement serré.

Novembre...

Ma mère s'est fâchée après Mélanie. Ne s'avise-t-elle pas tout d'un coup de délaisser son ouvrage, de pleurer sans rime ni raison, sous prétexte qu'elle est inquiète.

— Enfin, lui a dit ma mère, vous manquez totalement de courage. Il y en a des milliers comme vous, plus malheureuses même, car, au moins vous avez le bonheur de nous avoir.

C'est vrai. Mes parents ont discuté longuement, s'ils emmèneraient Mélanie ou s'ils la laisseraient à N... se débrouiller comme elle pourrait. Ma mère finit par prouver à mon père que malgré les frais supplémentaires, elle préférait avoir Mélanie sous la main qu'une petite bonne inconnue qui la volerait et ne saurait rien faire.

Et nous l'avons emmenée. Elle a eu l'air d'ailleurs de trouver cela parfaitement naturel, et n'a même jamais paru s'apercevoir qu'enfin, tout le monde n'a pas agi comme nous.

Novembre...

Je suis allée pour la première fois, chez ma cousine Laurie. Ma mère m'avait chargée de lui demander un renseignement, à propos d'une couturière. Elle habite, dans une maison singulière, une sorte de grenier. Là-dedans, c'est un fouillis de livres, de sièges, de coussins, un entassement d'étoffes bariolées, de gravures affreuses. Vêtue d'une sorte de chemise d'étoffe molle d'un jaune citron, elle vint m'ouvrir, et à ma vue, eut une exclamation de surprise à peine polie.

Vous Céline chez moi !

Elle me fit entrer. Nonchalamment couchée sur un divan très bas, un jeune homme fumait. Il se leva en m'apercevant et me salua. Assez grand, l'air chétif, inisgnifiant le trouvai-je. Je m'aperçus presqu'aussitôt qu'il boitait. Laurie nous regarda tour à tour indécise puis avec cette façon narquoise qui me gêne tant, elle prononça :

Je devins écarlate. Félix parla.

Je devins écarlate. Félix parla.

— Allons ma chérie ne scandalisez, pas de parti pris, cette enfant. Ne vous froissez pas, mademoiselle, et asseyez-vous, je vous prie.

Malgré que je fusse, en effet, très froissée, le geste fut si charmant que je m'assis sans trop savoir comment.

— Mais elle est mariée, cette enfant, dit Laurie en riant.

— Alors excusez-moi, madame reprit Félix, vous avez l'air si jeune fille.

— Quelle raison, reprit Laurie vous a fait quitter votre tricot pour venir me voir ?

Je le lui expliquai d'un ton rèche. Elle rit encore de son rire musical.

— Vous m'en voulez Céline ; j'ai eu tort dit-elle, mais vous savez bien que je suis une sauvage. Je vais vous chercher l'adresse demandée.

Quand elle me l'eut tendue je me levai pour m'en aller. Elle posa gentiment sa main sur mon bras.

— Restez, Céline, nous allons prendre une tasse de thé.

Je ne sais quelle lâcheté m'engourdit ; je ne suis pas partie.

Néanmoins, je ne retournerai pas chez elle, ah ! non !

Tout en tricotant, bien sûr nous tricotons pour les soldats, pourquoi raille-t-elle ce geste pieux ?... je repensais à ma visite. Quelle impertinence d'afficher, ainsi sa mauvaise conduite ! Je n'ai rien raconté à la maison, je ne sais pourquoi d'ailleurs, peut-être parce que je m'y ennuie.

Oh ! que je m'ennuie.

Décembre...

Mélanie devient impossible. On a dû lui adjoindre une femme de ménage, c'est fort ennuyeux.

Cette femme, que la crémière nous a recommandée, me glace. Petite, maigre et noire, chacun de ses gestes semble déplacer du tragique autour d'elle. Elle a paraît-il son mari à la guerre. Mais nous sommes toutes ainsi. Pourquoi certains êtres ne peuvent-ils avoir le courage gai ?

Nous... je n'ai guère à craindre pour le mien, quoique après tout, sait-on jamais !...

Février...

Les mois se traînent affreusement. Je suis retournée chez Laurie, plusieurs fois même. J'avais bien cru ne jamais y remettre les pieds, mais quand ma mère me demanda d'aller chercher un nouveau renseignement, je me trouvai fort embarrassée pour refuser.

Laurie se moqua de moi, selon son habitude.

— Céline me dit-elle, vous vous émancipez, prenez garde.

Au fond elle n'est pas méchante et comme elle était de bonne humeur ce jour-là, les heures passèrent par miracle.

— Revenez, me dit-elle, en me quittant — et cette fois sans prétexte. Vivez donc un peu par vous-même, que diable !

Ces mots me poursuivent. Vivre par soi-même, que veut-elle dire ?

Et voici que j'examine mon existence et que je ne retrouve rien dans mon passé où accrocher un souvenir. Une surface lisse, désespérément lisse, à la façon de ces planchers trop bien cirés, où l'on voudrait une tache.

Quelle idée absurde me vient. La fréquentation de Laurie deviendrait-elle dangereuse pour moi ?

Fanny CLAR

(*A suivre.*)

La Directrice-Gérante : COLETTE REYNAUD.

Imp. BERESNIAK et FILS, 12, rue Lagrange, Paris

Rappelez-vous qu'un journal libre comme « LA VOIX DES FEMMES » ne peut vivre que s'il a des abonnés. Abonnez-vous. Faites abonner vos amis. Et « LA VOIX DES FEMMES » vivra pour mener le bon combat.